

Les chaînes du bonheur

La famille Tu Quoc vient de partir à vélo pour un voyage de deux ans qui les mènera à Hanoi. Nous les avons rencontrés à la veille du grand départ à Genève.

Nos copains pensent à construire. Nous, nous n'avons pas choisi la sécurité ni le confort du train-train quotidien, mais opté pour un chemin différent. Il y a dix jours, assis dans sa cuisine genevoise, le sourire engageant, Patrick Tu Quoc était encore serein avant le départ. «On n'est jamais prêt. Mais à un moment donné, il faut partir. C'est tout.» Depuis le 15 mars, le trentenaire circule sur les routes helvétiques en direction de... Hanoi muni d'un... vélo! Derrière lui, une carriole, où ses fils Manu et Leeroy ont installé leur nid. A ses côtés, sa femme Sandra sur une autre bicyclette, qui tire une remorque dans laquelle gazouille Ella, 3 mois.

Un projet fou étudié pendant plus de trois ans qui a demandé 2000 francs d'économies par mois. Avec de nombreuses difficultés à évaluer. D'abord, réussir à définir

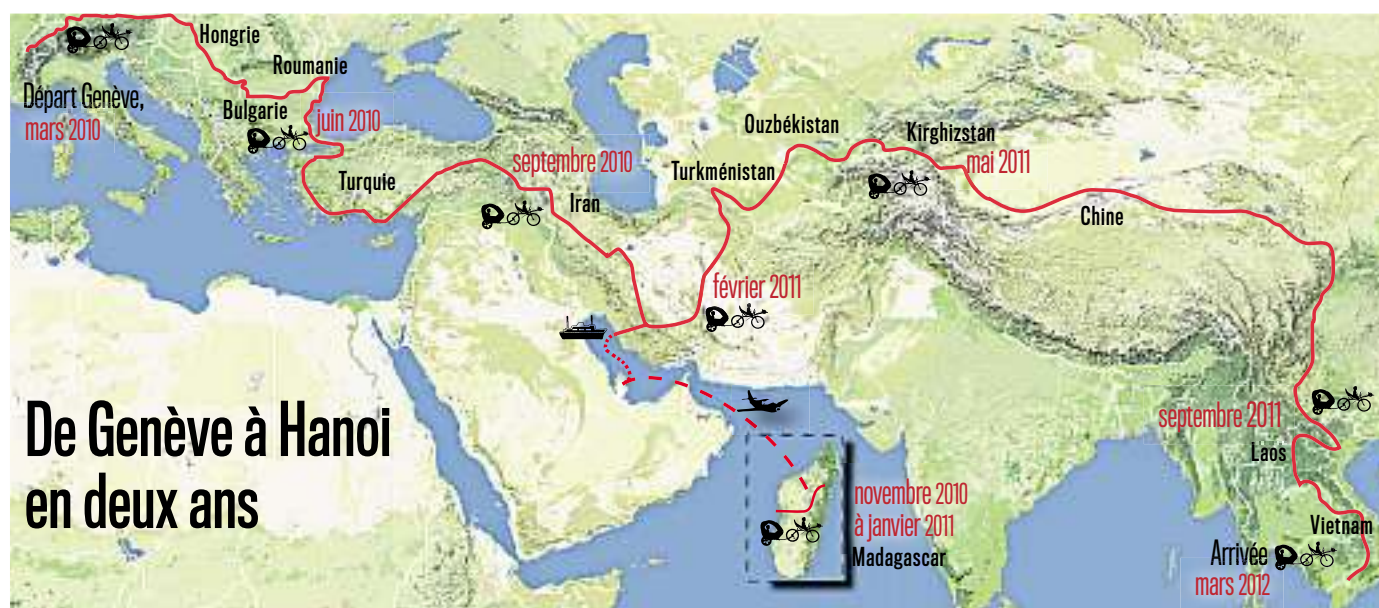
un itinéraire sûr – «on ne compte pas passer en Irak ou en Afghanistan» – et endurable. Parmi les casse-têtes, les températures figurent à la première place et «où passer l'hiver prochain?» Ensuite, les bagages, estimés à 70 kilos pour être transportables. Tout compris! «Nous ne pouvons pas traîner plus que notre poids...» Vélos, carrioles, tente, matelas, sacs de couchage, réchaud, ordinateur portable, matériel photo, vaisselle, couteaux suisses. Et bien sûr, les vêtements. Pour le chaud, la pluie, le froid. «Les enfants ont cinq jours de recharge, indique Sandra. Nous, deux. Prendre une semaine d'habits ne sert à rien. On s'habitue à porter le même t-shirt pendant trois jours.»

Et les couches? Pas un souci, «on en déniche à la pièce dans de nombreuses régions. Dans les pays chauds, j'utiliserai des langes lavables.» A prévoir aussi, les bobos et

maladies. Discutées avec un pédiatre, trois trousse de toilette contiennent médicaments, pansements, seringues stériles et même du matériel pour les sutures. En fin de spécialisation en médecine interne, Patrick refuse de dramatiser. «Nous craignons plus les accidents de la route que les maladies. Cependant, mes expériences aux urgences m'ont appris à relativiser. Inutile de faire une montagne d'un rien.»

Des moments de doute

Plus anxieuse, la maman, médecin psychiatre, a hésité à tout abandonner. En novembre dernier, à l'arrivée de sa fille. «Vivre une naissance et en même temps se projeter dans le voyage me semblait impossible. A la base, ce périple était une idée de Patrick. J'ai laissé l'envie revenir et j'ai fini par m'approprier son rêve.»



Les Tu Quoc ont étudié leur projet – parcours et logistique – pendant plus de trois ans.





La famille équipée et au grand complet peu avant son départ de Genève.

C'est en se consacrant durant une année à son aîné, période où il a mis un frein à ses études, que le Genevois s'est dit, pourquoi pas? «Manu est atteint de nanisme. Monter sur un vélo restera toujours difficile pour lui, explique Sandra. Son papa a eu à cœur de lui proposer une autre activité.» Patrick achète

une carriole et l'assemble au milieu du salon, sous les yeux peu enthousiastes de sa femme. Jusqu'à ce qu'elle constate que son bébé ne pleure plus quand on le balade autour de la maison. «Manu semblait tellement apaisé. Nous avons parcouru la ville et puis nous sommes allés plus loin.»

Deux semaines durant, le long du Rhin, sur des chemins balisés, le couple pédale tranquillement, «par petites étapes, parce que je venais d'accoucher. On dormait dans des fermes et des chambres d'hôte.» Le poupon apprécie, et trois mois plus tard, la famille prend l'avion pour le Vietnam, patrie où a grandi le

père de Patrick. Des souvenirs émouvants –«Manu représente la quatorzième génération de Tu Quoc dans le village des ancêtres, depuis que ma famille a quitté la Chine pour s'installer au Vietnam» – ainsi que l'occasion de parfaire ses connaissances de la langue, moindres. En effet, le ➔

➔ médecin interniste, né dans le canton de Fribourg, parlait un dialecte singinois à la maison. Qu'il tient à utiliser lorsqu'il s'adresse à ses enfants. «Mon père est arrivé à 17 ans en Suisse. Il a épousé ma mère, qui appartient à la famille de Tinguely. Jamais il ne m'a parlé vietnamien. J'ai abordé cette langue sur le tard. Mes enfants l'apprendront sur place.»

Une longue escale en Turquie

Musique d'avenir, puisqu'ils n'atteindront ce pays qu'à la fin du voyage. Le couple prévoit d'arriver à Hanoi en septembre 2011. Les parents offriront leurs connaissances en médecine à l'Hôpital public de Bach Mai. Après une escale de plusieurs mois en Turquie, où famille et amis les rejoindront pour quelques vacances, «les grands-parents veulent profiter de leurs petits-enfants», les cinq aventuriers s'arrêteront à Madagascar, à la découverte des origines de Sandra. Là aussi, les médecins proposeront leurs services, dans la région du Vakinankaratra. «En tant que bénévoles. Nous ne gagnerons pas d'argent au cours du voyage. L'aide de différents sponsors devrait nous permettre de nous en sortir.»

Ils espèrent pouvoir loger chez l'habitant, de temps en temps. Le site warmshowers.org, dédié au cyclotourisme, leur a ouvert de nouvelles possibilités. «Il s'agit d'un réseau d'hébergement gratuit pour les cyclistes. Les hôtes offrent leur salon et une douche chaude.» Comme eux-mêmes l'ont fait dans leur appartement pour des touristes américains et hongrois. Donnant-donnant, la famille sait déjà où elle ira se reposer à Budapest.

L'école à la maison façon nomade

Sur la route, la maman a pensé à tout afin d'occuper «les deux grands». Des idées de bricolage selon les saisons, des histoires enregistrées sur le téléphone portable, un tableau noir, «parce que des craies, on en trouve partout, rigole la Genevoise. La maîtresse de Manu m'a donné un coup de main. Je compte poursuivre les objectifs de l'école.» Les parents ont créé un blog, il y a une année,

qu'ils visitent régulièrement avec les enfants. Avec des photos de leurs précédents tours, notamment un mois en Ouzbékistan en 2007. Leeroy, 3 ans et demi, ne réalise pas encore ce qu'il va vivre. Manu, lui, a pris conscience de ce qu'il allait perdre. «Il disait ne pas vouloir partir, relate Sandra. Mais depuis que l'on a présenté le projet devant sa classe, il n'est plus fâché.» Ses mots: «Je suis un peu triste, mais un peu. Mais je suis content!» Chacun trimballe un petit sac à dos, avec ses jouets préférés, «pas trop lourds».

Par expérience, Sandra sait que les trois premières semaines seront les plus difficiles. Soixante kilomètres de coups de pédales au quoti-

dien, quatre heures par tous les temps, sur deux jours, avec une pause le troisième. Il faudra trouver un rythme. «Dès que les enfants voient quelque chose qui les intéresse, Patrick s'arrête. Je continue à rouler et ils me rattrapent. Nous en avons l'habitude maintenant.» Leeroy pédalera derrière son papa dans quelques mois, grâce à une sorte de remorque à roulettes qu'on leur enverra sur place. Des instants de partage inestimables en famille, savourés par le papa qui, à cause de son travail, n'a pas vraiment vu grandir son deuxième enfant.

Egalement des arrêts au gré des rencontres, «sentir, pas seulement traverser, souligne Patrick. Il ne s'agit pas d'établir un record du

monde de vitesse. Si le plaisir n'y est plus, nous ne continuerons pas.» Après une dizaine de périplés effectués sur deux roues, les Tu Quoc sont rodés. Et à ceux qui les prennent pour des dingues, ils répondent: «La plupart des gens roulent huit heures par jour enfermés dans une voiture pour descendre au bord de la mer. Personne ne s'en inquiète...» Le retour, ils l'imaginent en train, en fonction des fonds qui leur resteront. «Nous avons pensé au bateau. Malheureusement, nous avons le mal de mer.»

Virginie Jobé

Photos Dorothée Baumann

Pour suivre l'aventure sur le blog de la famille Tu Quoc: www.nomadbikefamily.org



Le poids des bagages emportés est estimé à 70 kilos.



«On n'est jamais prêt. Mais à un moment donné, il faut partir»